

Victor ou la souffrance d'être laid

Sandrine Willems

A l'origine, envers Hugo, je n'éprouvais qu'hostilité. Moi qui n'avais de plus grand plaisir, à l'école, que de dire des textes, et avant cela de les choisir, voilà qu'un professeur trop zélé m'impose un jour, dans le souci de confronter ses élèves aux monuments de la prosodie, la récitation d'*Oceano Nox* : « O combien de marins, combien de capitaines... » O horreur, aurais-je pu ajouter. Ces vers me paraissaient le comble d'une rhétorique ampoulée, et dans la bouche de mes condisciples, qui ânonnaient ces pieds indigestes, la poésie prenait des allures d'apocalypse. C'était décidé, jamais je ne lirais cet auteur imprononçable, et je ne me plongerais avec délectation dans tous les grands romanciers du XIXème siècle qu'afin de mieux le bouder.

Quelques années plus tard, un doute pointe pourtant : dans le palais des papes d'Avignon, le ciel étoilé se confond avec une scène bleue nuit parsemée de lueurs, et dans la superbe mise en scène d'Antoine Vitez, j'entends *Lucrece Borgia*. Soudain, est-ce l'immensité du lieu qui donne au vers hugolien sa juste résonance, j'entrevois la puissance de cette langue, qui parvient à faire passer toutes les énormités et les invraisemblances – jusqu'à les rendre bouleversantes. Cette scène de « reconnaissance », où l'amoureux comprend qu'il est épris de sa propre tante, cette scène qui s'expose aux pires clichés du mélodrame et au pathos le plus lourd, brusquement nous met les larmes aux yeux. Une fois les lumières éteintes, je dus bien faire une concession au mythe Hugo : « disons donc que c'est illisible, mais devient audible dans une salle d'un millier de spectateurs. »

Mais pour pouvoir vraiment apprécier le poète, il me fallut d'abord oublier que c'en était un, et l'aborder comme un penseur. A l'université – puisque décidément je ne lirais Hugo que contrainte par la scolarité –, c'est en effet un cours teinté de philosophie, et consacré au « Mal », qui me fit découvrir *La Fin de Satan* – et à travers ce texte, la part la plus intime, la plus obscure, la plus blessée de l'écrivain. « L'Amour me hait » s'écrie, face à Dieu, Lucifer. Et l'on s'aperçoit que selon Hugo, comme selon Socrate, nul – même Satan – ne fait le mal volontairement ; mais tandis que pour le philosophe, la méchanceté provient de l'ignorance, pour le poète

elle découle de la souffrance : la souffrance de ne pas être aimé, parce qu'on est trop laid : « Je l'aime d'être beau, moi qui suis le difforme », gémit encore l'ange déchu. Et le grand homme qui se savait un nabot révèle enfin cette blessure qui se crie de texte en texte. De Lucifer qui, d'être « affreux », se sent « la honte et la tache du monde », jusqu'à ce « crapaud » dont le « seul crime » est d'être laid, et qui s'attire, par cette laideur, la haine et les tortures de tout le monde, c'est la même plainte. Une apparence répugnante génère la perversion en ceux qui la contemplent comme en celui qui la porte : « On est jaloux, on est méchant, pourquoi ? / Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce / Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace. Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux / de soi », s'avoue le vieillard d'*Hernani* – auquel, par ses tares physiques, peut s'identifier l'auteur qui n'a pas vingt-huit ans. La douleur de celui-ci est d'ailleurs ce qui le lie le plus étroitement au reste de l'humanité, que par là même il peut sonder : « et toujours un instinct me ramène / A connaître le fond de la souffrance humaine. »

Hugo en venant à se définir comme « le proscrit qui se voile », pour chanter « loin du bruit » « la sombre chanson de la nuit », on a du mal à ne pas voir sa vérité ultime dans son deuil et son exil. Ses plus hautes *Contemplations* ne pouvant s'élever qu'après la perte de Léopoldine, le vertige métaphysique qui anime *Dieu* et la *Fin de Satan* ne surgissant que sur les rives de Jersey, l'acmé de sa poésie semble provenir de sa solitude même, et de son face à face forcé avec l'Éternel. Puisqu'il a tout perdu, sa fille et son pays, le poète est bien obligé de s'en remettre à Dieu – et de l'écouter. Sa tâche, dès lors, consistera à faire entendre aux hommes, par son verbe, la voix divine et celle des morts. En cela le secondera cet ange gardien qu'est devenue pour lui Léopoldine disparue, dont les ailes « font parfois de l'ombre sur le mur ». Celui que les foules salueront à sa mort comme une gloire nationale, n'est, au sommet de sa création, qu'un proscrit sur une île déserte, qui fait tourner les tables pour entendre une défunte, et guette la trace des fantômes. « Ne me parlez plus d'autre chose / Que des ténèbres où l'on dort ».

Si le poète écrit encore – et Dieu sait s'il le fera – c'est comme « une bête de somme attelée au devoir », et il faut le lire « comme on lirait le livre d'un mort ». Le poète-voyant, le poète-prophète, au fond est aussi un poète-martyr, dont le sacrifice consiste à écrire, alors qu'il n'a envie que de se taire. L'« emphase » hugolienne, du coup, prend un autre son : plutôt

qu'à un épanchement spontané, voire débridé, elle finit par ressembler, au contraire, à une violence que l'écrivain se ferait à lui-même pour se remettre à parler. Paradoxalement, sa rhétorique, avec ce qu'elle paraît avoir de plus artificiel, deviendrait la marque de sa sincérité. A regarder des images de Jersey, ses rochers âpres et ses plaines désolées, à imaginer les souffles furieux du vent et les mugissements de l'océan, il me semble aujourd'hui entendre tout autrement *Oceano Nox*. Et à contempler ce crapaud, ce « proscrit » et ce monstre, auquel le poète s'identifiait, je peux enfin être touchée par la beauté du vers hugolien : « Tout notre être frémit de la défaite étrange / Du monstre qui devient dans la lumière un ange. » Si aux êtres, souvent, on n'accède que par leurs failles, il n'en va pas autrement avec les poètes.